Quaderni

Communication, technologies, pouvoir

103 | Printemps 2021

Les ruses du *hacking*

Fabienne Martin-Juchât, *L'aventure du corps. La communication corporelle, une voie vers l'émancipation*

Inès Garmon

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/quaderni/2038>

DOI : 10.4000/quaderni.2038

ISSN : 2105-2956

Éditeur

Les éditions de la Maison des sciences de l'Homme

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2021

Pagination : 143-146

Référence électronique

Inès Garmon, « Fabienne Martin-Juchât, *L'aventure du corps. La communication corporelle, une voie vers l'émancipation* », *Quaderni* [En ligne], 103 | Printemps 2021, mis en ligne le 15 juin 2021, consulté le 24 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/2038> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/quaderni.2038>

Tous droits réservés

Fabienne Martin-Juchat,
L'aventure du corps.
La communication
corporelle, une voie
vers l'émancipation

Presses Universitaires de Grenoble,
Grenoble, 2020

Inès Garmon

CELSA, GRIPIC

La crise sanitaire a donné lieu à une prise de conscience inquiète de l'importance du corps. Violenté, empêché, il éprouve par exemple, via les mesures de distanciation, sa centralité dans l'expérience ordinaire. Le manque de savoirs sur ce qui fonde la condition humaine, sa corporalité¹, est en même temps devenu manifeste. C'est dans ce contexte que Fabienne Martin-Juchat propose, avec *L'avenure du corps*, d'explorer son fonctionnement communicationnel. Cela en vue d'éclairer les zones d'ombres qui l'entourent et d'engager des changements indispensables, révélés et rendus pressants par la crise. Il s'agit de transformer le regard qui lui est porté et son traitement, au quotidien comme dans les mondes académiques, professionnels et institutionnels.

L'auteure, professeure en sciences de l'information et de la communication à l'Université de Grenoble Alpes, poursuit ses travaux sur le « *corps communicant*² » avec un propos engagé. L'ambition est de montrer que le corps, « *ça communique* », et de dégager les implications effectives de ces communications corporelles. Articulant l'anthropologie du corps et des émotions aux SIC, elle interroge de façon systématique ses rapports à lui-même et à son environnement. L'enjeu est la construction d'une approche sensible et écologique du corps : siège de l'expérience, c'est une médiation productive entre l'homme et le monde. D'un point de vue épistémologique, c'est une approche phénoménologique du corps humain en communication.

Le sous-titre, *La communication corporelle*, une voie vers l'émancipation, ancre le propos : son intention est autant scientifique, reconsidérer les savoirs du corps, que la proposition d'un « *programme éducatif* » (p. 35),

d'une éthique et d'une discipline personnelle. Par l'éducation, l'humain peut se libérer des normes sociales et des formes contemporaines de biopouvoir, des injonctions et des prétentions capitalistes sur son corps. Il est possible d'apprendre comment il fonctionne, et il faut le faire. Les onze chapitres questionnent ses embarquements, les valeurs qui lui sont associées, le travail qu'il suscite pour affirmer la nécessité d'apprendre la communication corporelle et, pour les sciences, d'accompagner cet apprentissage. Ce qui implique des changements au sein des systèmes médicaux et éducatifs en particulier ; de nos cadres de pensée, de nos manières d'habiter le monde et de s'y mouvoir en général. C'est pour une éducation à la communication du corps qu'elle milite ; une « *éducation somatique* » (p. 42), au moindre de ses mouvements et tressaillements, pour s'en emparer, être à son écoute et à celle des autres ; le libérer des formes de normativité qui lui sont imposées.

Chaque chapitre s'intéresse aux implications d'une thématique liée à l'expérience ou à l'actualité, explore les représentations, les pratiques, les discours sur le corps et ses mouvements les plus discrets. Le point de départ est le constat que les approches communicationnelles existantes sont limitées, fondent ensemble le corps normé, tel que l'impose le social, et celui vivant, tel qu'il est vécu. L'apprentissage du corps passe justement par avoir accepté les « *paradoxes entre ce que disent les corps (le sien et celui des autres vivants) et la conscience mentale réflexive normée par la société* » (p. 27). Il y a une complexité du corps vivant qui doit faire l'objet d'une prise de conscience, pour, sans tenter de les réduire, la dépasser. Les chapitres développent ensuite les implications d'une communication du corps dans plusieurs dimensions, réfutent certaines préconceptions et présentent des pratiques émancipatrices effectives ou possibles.

Les trois premiers chapitres reviennent sur le paradigme du verbal et du non-verbal, employé pour l'étude du corps et sa qualification, et construit notamment par les agences

1. Selon David Le Breton : « La condition humaine est corporelle » (in « Le corps entre significations et informations », *Hermès, La Revue*, vol. 68, no. 1, 2014, pp. 21-30.).

2. Ses recherches questionnent les usages du corps communiquant par les médias et les médiations marchandes (cf. par exemple, *Le corps et les médias, La chair éprouvée par les médias et les espaces sociaux*, de Boeck, 2008)

de formation en communication. Or celui-ci omet tout un pan de la communication corporelle, réduisant le corps à n'être qu'un support de signe, alors qu'elle est « *multimodale* » (p. 33). Il faut intégrer toutes les formes de communication, qui peuvent être visuelle, olfactive, tactile ou sensori-motrice à la pensée du corps en communication. En outre, Fabienne Martin-Juchât rappelle qu'il est le siège de la sémiose, qu'il est engagé dans l'interprétation, procédant par « *échoïsation* » (p. 35) du monde, et que le processus de connaissance repose sur lui. Elle introduit ainsi une distinction conceptuelle essentielle pour comprendre les phénomènes de communication corporelle : la communication « inter-corporelle », soit ce qui a lieu dans ce corps sensible d'une part ; et « inter-corporelle », entre les corps, et entre le corps, les objets et le milieu, d'autre part (p. 38). Ce faisant, elle insiste sur les potentialités d'intelligence du corps, comme de l'importance du rapport au milieu.

Le présupposé de la thèse est cette place de pivot du corps et de la « chair » dans la relation de l'homme au monde et à lui-même, absente d'une grande partie des SHS. C'est, elle le souligne, un retard pris par les disciplines académiques, alors même que certaines recherches (comme celles de l'École de Palo Alto, de Jacques Cosnier ou de Boris Cyrulnik) ont apporté des éléments essentiels, dans l'ordre de l'interaction ou de la cognition. Elle propose également, dans le chapitre 4, des pratiques qui intègrent cette intelligence du corps ou l'éveillent, témoins d'une émancipation possible. Sports, arts martiaux, médecines non conventionnelles, pratiques numériques, ou communication avec le non humain (animaux, plantes) ont en commun de mettre le corps en mouvement, de l'émouvoir, et de permettre chez celui qui les pratique, des formes de communication affectives libératrices du corps.

Mettre au jour les modalités communicationnelles du corps amène à déconstruire l'idée de son autonomie et d'une identité entre le sujet et son corps. C'est le propos du chapitre 5 où il est démontré que le postulat « *je*

suis mon corps » fait l'économie d'une perspective historique et néglige la complexité du phénomène corporel (p. 57). Il y a par exemple une mémoire du corps qui travaille les façons de se tenir et qu'il faut intégrer à nos façons de penser, pour dépasser l'idée d'une souveraineté innée dessus. Le dernier chapitre revient sur cette aporie d'un sujet en pleine possession de son corps, pour mettre en garde contre les pratiques capitalistes contemporaines et les rapports de pouvoir qui le traversent. Sous couvert de faire accéder à la quête de l'identité, de « *nouveaux dieux* » — médias, industries, gourous... — le prennent en charge. Il est industrialisé, mis au service d'idéologies consuméristes, c'est pourquoi, il est urgent que le discours scientifique intervienne.

Cette affirmation du corps normé par le capitalisme est développée dans les chapitres 6 et 8, où l'auteure souligne le rôle des artefacts culturels et du « *travail émotionnel* » (p. 75) qui incombe à l'individu. Il s'agit de productions médiatrices, des moyens pour l'expression d'émotions, investies et valorisées par les sociétés, primitives ou contemporaines, en vue de codifier et de valoriser les émotions à ressentir. Ces médiations sont au cœur d'une forme de manipulation, reposant en fait sur toute une « *rhétorique sociale des émotions* » (p. 65). Par le biais de biens de consommation, comme dans des situations de travail, le capitalisme tend à standardiser le corps affectif : en contexte marchand comme managérial, des phénomènes de contention, de contrition, de codification du corps et des émotions à ressentir sont observables.

L'auteure expose, dans le chapitre 7, trois exemples de domaines et de pratiques valorisant le corps, permettant une expérience de sa libération, bien qu'encore, par certains aspects, normatives et contraignantes. Elle présente certaines techniques, des pratiques corporelles et sportives sollicitant le corps et s'appuyant sur son intelligence, ou encore des pratiques médicales telle que la médecine chinoise. Elle plaide, dans le chapitre 9, pour une complémentarité entre approches conventionnelles et non conventionnelles,

qui ont des conceptions complémentaires du corps du patient (p. 82). Il est également question du numérique et de la place des nouvelles technologies dans cette émancipation : contre une pensée d'un régime du virtuel, qui mettrait le corps en sourdine, elles se révèlent être des voies possibles à l'émancipation. Monde de la vie, vecteur d'émotions réelles, le numérique est déjà un moyen par lequel le corps s'éprouve et se libère. Certaines applications de l'intelligence artificielle sont de véritables opportunités de libération dont il faut se saisir, tout en les encadrant. L'avant-dernier chapitre, enfin, est une invitation à chaque lecteur à repenser l'expérience de plaisir pur et des conditions de possibilité de l'extase, sachant que comme d'autres, cette expérience demande une difficile récupération de ses sensations et de sa corporalité³.

Se présentant comme un essai, l'ouvrage repose sur un socle épistémologique large en SHS et un glossaire précise les notions fondamentales. Il s'agit en fait autant de contrer les stratégies capitalistes, corporelles, émotionnelles et sensibles visant la manipulation par l'exacerbation du corps et des émotions que d'engager des changements effectifs. La recherche a un rôle politique : donner la possibilité à l'humain de comprendre ce qui se joue à travers le corps et assurer son apprentissage. D'un point de vue institutionnel, Fabienne Martin-Juchat, donne les clés d'un programme, qui pourrait commencer dès l'école maternelle (p. 51) et qui se réaliserait dans diverses disciplines ; d'un point de vue général, elle appelle à modifier, en profondeur, nos pratiques médicales, pédagogiques, sociales et personnelles du corps.

Pour finir, les expériences présentées donnent au lecteur, quel qu'il soit et quelle que soit sa démarche, des clés pour être à l'écoute de son corps. En cela, elle actualise son programme. Un des apports de l'ouvrage est sa façon très concrète d'envisager le bon-

heur, sa visée pratique générale : « *abandonner l'injonction à être unique, univoque et singulier* » (p. 62). Elle invite ainsi à interroger la complexité, et nous accompagne dans cette démarche : une aventure de la découverte de notre propre corps.

3. Elle passerait par un « non-faire », cristallisant des difficultés similaires à certaines situations évoquées : les valeurs contemporaines se situent à l'opposé d'une jouissance qui serait totalisante et d'un embarquement du corps.